

CET ÉTÉ Espagne, une guerre d'écrivains

Il y a quatre-vingts ans, en juillet 1936, la guerre d'Espagne commençait par la sédition du général Franco contre le gouvernement légal de la République. Cette guerre devint immédiatement une guerre d'écrivains. Poètes espagnols assassinés, volontaires des Brigades internationales, correspondants de guerre ou spectateurs engagés, ils ont écrit la légende du siècle.

Georges Bernanos l'homme de foi contre Franco

L'admiration que l'écrivain catholique entretenait pour le mouvement franquiste se changea vite en dégoût. L'enchaînement de la barbarie et la complicité du clergé espagnol auront raison de son engagement. PAR GUY KONOPNICKI

En 1936, Georges Bernanos profite de ses premiers succès littéraires pour s'installer à Majorque, où il entend écrire au milieu de gens simples, paysans et pêcheurs, dont il admire la piété. Catholique intransigeant, Bernanos a publié deux romans profondément ancrés dans la tradition chrétienne, *Sous le soleil de Satan* et *Journal d'un curé de campagne*. Marqué dans sa jeunesse par la pensée de Charles Maurras, il a milité avec les camelots du roi pendant ses études et il a manifesté son ardeur patriotique en s'engageant pendant la Grande Guerre. Sa pensée se rapproche du fascisme lorsqu'il publie, en 1931, *la Grande Peur des bien-pensants*, un pamphlet contre les élites, qui ne ménage ni les juifs ni les francs-maçons. Il rompt cependant avec *l'Action française*, déçu par l'étroitesse du nationalisme de Maurras, à ses yeux fort éloigné de la ferveur patriotique des années de guerre. Ce qui ne l'empêche pas d'être profondément hostile à la République instaurée en Espagne par un gouvernement de front populaire, impie et anticlérical. Comment pourrait-il approuver ces anarchistes dont il a vu les manifestations blasphématoires à Majorque ?

Lorsque l'armée du général Franco, soutenue par le haut clergé, entreprend de renverser le gouvernement élu, Georges Bernanos applaudit. Il salue la formation de la Phalange, cette armée de la foi qui entend restaurer la splendeur de l'Espagne catholique. Ce ne sont pas les paysages ni les lumières des rivages de la Méditerranée qui ont attiré Georges Bernanos à Majorque, mais bien la force du catholicisme qui marque l'Espagne depuis la Reconquête de 1492. Jusqu'au moment où les franquistes s'emparent de Majorque. En janvier 1937, ce ne sont plus des statues et des images pieuses que l'on profane sur Ille. A Palma de Majorque, Georges Bernanos voit des

camions où l'on a entassé des suspects, qui ne sont pas des combattants républicains, moins encore des anarchistes, qui ont choisi de mourir au combat plutôt que de tomber aux mains des franquistes. Les simples gens entassés dans les camions sont conduits sur une place pour être alignés contre un mur et fusillés sans jugement. Georges Bernanos connaît la guerre, c'est peu dire qu'il a vu le feu lorsqu'il combattait dans les dragons. Ce n'est pas la guerre qu'il voit à Majorque mais un massacre d'innocents. «*De pauvres types simplement suspects de peu d'enthousiasme pour le mouvement.* »

Les hommes ne sont pas mieux traités que le bétail, confisqué aux paysans, hissé de la même manière dans un camion pour être abattu. L'engagement de Georges Bernanos bascule lorsqu'il voit l'évêque de Majorque, paré comme pour une messe, donner sa bénédiction aux soldats qui viennent d'abattre des innocents, par familles entières. Pour l'écrivain catholique, la croix subit plus d'outrage lorsqu'elle est brandie au-dessus du massacre que lors des profanations anarchistes. Le sang des innocents rougissant le mur renvoie aux Evangiles, les prêtres qui approuvent ces crimes ne valent guère mieux que ceux qui laissèrent le Christ marcher au supplice.

Sans quitter Majorque, Bernanos écrit *les Grands Cimetières sous la lune*, qui paraît en France au début de 1938. La presse de droite se déchaîne contre lui. A commencer par *l'Action française*, et Charles Maurras lui-même, qui n'a pas de mot assez dur pour ce traître, vendu aux rouges, à ces fusilleurs de prêtres. Georges Bernanos n'a que faire des applaudissements de la gauche, qui s'empare de ses *Grands Cimetières sous la lune* pour renforcer ses campagnes en faveur de l'Espagne républicaine. Albert Camus écrit dans Alger républicain : «*Bernanos est un écrivain deux fois trahi.* » Par ses anciens amis qui approuvent toutes les exactions franquistes, par les prélats d'Espagne qui piétinent le christianisme. Par les écrivains de gauche qui cherchent à le récupérer. Bernanos condamne le franquisme, mais il ne se rallie pas à l'Espagne républicaine. Il n'a que faire des louanges qui paraissent dans *Ce soir* sous la plume d'Aragon. Bernanos pourrait se sentir proche de François Mauriac, qui avait lui aussi un penchant pour Franco et qui renverse les armes lorsque la légion Condor rase le village de Guernica, pour sceller le soutien de l'Allemagne nazie aux fascistes espagnols. Mais Bernanos n'a que faire de ce christianisme antifasciste dont François Mauriac se rapproche.

LE SANG DES INNOCENTS

En Espagne où il réside toujours, sa tête est mise à prix par Franco lui-même. Il revient brièvement en France, mais, en septembre 1938, les accords de Munich le décident à partir plus loin encore. Il pressent une France trahie, abaissée, et supporte d'autant moins cette perspective que, déjà, ses anciens amis de *l'Action française* se réjouissent du triomphe des régimes d'ordre. Avant de quitter la France, il bataille contre ceux qui ne comprennent pas qu'il y a désormais un déshonneur à demeurer fasciste. Lui qui fut un militant antisémite, un camelot du roi convaincu de la

trahison du capitaine Dreyfus, écrit alors : «*Aucun de ceux qui m'ont fait l'honneur de me lire peut me croire associé à la hideuse propagande antisémite qui se déchaîne aujourd'hui dans la presse dite nationale, sur l'ordre de l'étranger.*»

L'expérience de l'Espagne fait de Bernanos un visionnaire qui comprend, dès 1938, que l'ex-droite nationale ne demande qu'à servir l'Allemagne d'Adolf Hitler. Franco victorieux, Hitler avalant tour à tour l'Autriche et la Tchécoslovaquie, Georges Bernanos ne supporte pas de voir la France marcher vers la catastrophe.

Il ne lui reste que sa foi, inaltérable. Il s'exile, de nouveau, en terre catholique, au Brésil. Ses sombres prémonitions ne tardent pas à se confirmer. *L'Action française* triomphe dans la France vaincue et occupée, Charles Maurras accueille Pétain comme une divine surprise. Dans son exil, Bernanos trouve enfin un héros français à sa mesure en la personne d'un général de brigade qui a lancé depuis Londres un appel à la résistance. Sans quitter le Brésil, Georges Bernanos apporte un soutien sans réserve au général de Gaulle. Ses deux fils s'engagent dans les armées de la France libre. Depuis son exil, Georges Bernanos n'a de cesse de critiquer, avec une verve exceptionnelle, les lâchetés, les trahisons et les crimes du régime de Vichy. Au Brésil, son désespoir croise celui d'un écrivain qui concentre tout ce qu'il détestait vingt ans plus tôt : juif, autrichien, issu de cette modernité viennoise qui a bouleversé la musique comme les beaux-arts et remplacé la rédemption par la psychanalyse. Georges Bernanos dialogue avec Stefan Zweig. Il rompt avec l'antisémitisme, d'une phrase extraordinaire, datée de 1944 :

«*"Antisémitisme", ce mot me fait de plus en plus horreur. Hitler l'a déshonoré à jamais.* »

La grandeur de cette rupture avec sa propre pensée ne sera pas appréciée à sa juste mesure. Aujourd'hui encore, on reproche à Georges Bernanos de suggérer que l'antisémitisme avait pu être honorable. Ce n'est en rien son propos, il ne revient pas sur ses anciens engagements, il prend la mesure du cataclysme de l'Europe, avant la fin de la guerre, quand le monde ignore encore l'ampleur des crimes nazis. A cette époque, la destruction des juifs d'Europe ne hante pas les Alliés, mais elle bouleverse Bernanos. Tant d'écrivains se sont engagés par opportunisme, suivant les idées dominantes et les modes intellectuelles, quand leurs choix n'étaient pas dictés par de basses contingences. Georges Bernanos était, lui, bien plus qu'un homme de conviction. Habité par la foi chrétienne et par un amour mystique de la France, il avait totalement changé, en 1937, devant un mur de Majorque, rougi par le sang des innocents massacrés par les franquistes. □